



HAL
open science

Les traductions françaises du Haoqiu zhuan

Philippe Postel

► **To cite this version:**

Philippe Postel. Les traductions françaises du Haoqiu zhuan. Impressions d'Extrême-Orient, 2011, 2, 10.4000/ideo.210 . hal-03822469

HAL Id: hal-03822469

<https://hal.science/hal-03822469>

Submitted on 20 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les traductions françaises du *Haoqiu zhuan*

Philippe Postel



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ideo/210>

DOI : [10.4000/ideo.210](https://doi.org/10.4000/ideo.210)

ISSN : 2107-027X

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Ce document vous est offert par Nantes Université



Référence électronique

Philippe Postel, « Les traductions françaises du *Haoqiu zhuan* », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 05 décembre 2011, consulté le 20 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ideo/210> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ideo.210>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Impressions d'Extrême-Orient

2 | 2011

Littératures d'Asie : traduction et réception

Les traductions françaises du *Haoqiu zhuan*

Philippe Postel

Texte intégral

- ¹ Le roman intitulé en chinois *Haoqiu zhuan* 好逑傳, littéralement *Histoire d'une digne compagne*¹, est sinon le premier, du moins l'un des premiers romans à avoir jamais été traduit dans une langue européenne : ce fut en 1761, en anglais, sous le titre *Hau Kiu Chooan, the Pleasing History*. C'est dire son importance dans l'histoire des relations littéraires entre l'Europe et la Chine, puisqu'il correspond à l'introduction du roman chinois dans le monde des lettres européennes. Mon étude porte sur deux traductions françaises du roman : celle de Guillard d'Arcy en 1842 et celle de Soulié de Morant en 1925. Je rappellerai dans une introduction les faits concernant le roman chinois, puis les traductions successives en Occident. Ensuite je comparerai les deux traductions françaises, en m'appuyant sur des exemples précis. Je tenterai enfin de tirer une conclusion en proposant, à partir de cette analyse, une typologie des traductions littéraires du chinois en français.

Un roman sentimental

- ² L'auteur du roman n'est connu que par le pseudonyme que l'« éditeur » ou le « rédacteur » (*bianci* 編次) se donne : Mingjiao zhongren 名教中人, littéralement « l'homme ordinaire de l'enseignement des noms », cette dernière expression renvoyant à la doctrine confucéenne². La date de publication le plus souvent avancée, selon les calculs des spécialistes³, est 1683, au début de la dynastie des Qing. Le roman comporte un sous-titre en chinois, qui peut nous renseigner sur son appartenance générique. Le premier sous-titre est *Xiayi fengyue zhuan* 俠義風月傳. Chacun des deux termes, *xiayi*

et *fengyue* (littéralement « vent et lune »), renvoie à une caractérisation générique du roman : il s'agit à la fois d'un roman de « redresseur de torts, épris de justice » (le *xiayi xiaoshuo* 俠義小說 ou *wuxia xiaoshuo* 武俠小說), porté par le héros masculin, et d'un roman d'amour, plus exactement du type romanesque en vogue au XVII^e et XVIII^e siècles en Chine, le « roman du lettré et de la belle » (le *caizi jiaren xiaoshuo* 才子佳人小說), que nous pouvons en première analyse assimiler à notre roman sentimental.

- 3 L'histoire met en scène deux héros qui rassemblent toutes les qualités, Tie Zhongyu 鐵中玉, littéralement « Jade dans le fer » et Shui Bingxin 水冰心, « Cœur glacé », expression qui en chinois renvoie à la chasteté. Ils sont destinés à s'unir mais ne se marient qu'après avoir surmonté une série d'obstacles, essentiellement les manœuvres d'un rival soutenu par un oncle de la jeune fille et par quelques puissants.
- 4 Le roman est enfin célébré à partir de la dynastie des Qing comme le « Deuxième livre de génie » (*Di'er caizishu* 第二才子書). On connaît le goût des Chinois pour les classements. On parle des « Quatre livres » (*Si shu* 四書) pour désigner le cœur du canon confucéen. Feng Menglong 馮夢龍, au XVII^e siècle, leur oppose les « Quatre grands livres extraordinaires » (*Si da qishu* 四大奇書). De même, une première liste de « livres de génie », établie sous les Ming, et exclusivement constituée d'œuvres relevant des genres nobles que sont l'essai philosophique (*zi* 子), l'histoire (*shi* 史) et la poésie (*shi* 詩), se voit remplacée au début des Qing par une liste de romans, genre considéré comme vulgaire par les lettrés orthodoxes⁴. On reconnaît là la révolution opérée au tournant des deux dynasties par les promoteurs du roman moderne que sont Jin Shengtian 金聖嘆 (1608-1661), sans doute l'auteur de la liste, ou Li Zhi 李贄 (1527-1602). Notre roman figure en deuxième position dans la liste des Qing, après le *Roman des trois royaumes* (*Sanguozhi yanyi* 三國志演義) et avant deux autres romans de lettré et de belle, *Yu Jiao Li* 玉嬌梨 (traduit en français sous le titre *Les Deux Cousines*⁵) et *Ping Shan Leng Yan* 平山冷燕 (*Les Deux Jeunes Filles lettrées*⁶). Le roman tient donc une place de choix parmi les romans que les catégories sociales intermédiaires et les lettrés aiment lire sous les Qing, mais son succès diminue en Chine, et tient surtout aujourd'hui au succès que les traductions européennes ont eu au XVII^e et au XIX^e siècles en Europe⁷.

Le météore chinois

- 5 Le roman fait en effet l'objet en Europe d'une série de traductions en chaîne pour lesquelles je distinguerai trois périodes. Comme cela est établi depuis les premiers travaux consacrés au passage du roman de la Chine à l'Angleterre⁸, le roman a d'abord été traduit, pour les cinq sixièmes, par un marchand anglais nommé James Wilkinson, qui résidait à Canton et qui était lié à la Compagnie anglaise des Indes orientales. Cette première traduction a été entreprise dans le but d'apprendre le chinois, probablement sous la conduite d'un professeur chinois, qui est peut-être le traducteur de la sixième partie du livre, rédigée en portugais. Le tout a été rapporté de Canton en Angleterre en 1719. Wilkinson meurt en 1736, laissant à son neveu, le capitaine Wilkinson, ses manuscrits. Thomas Percy, connu pour avoir publié en 1765 les *Reliques of Ancient English Poetry*, est, dans les années 1750, un simple prêtre anglican de la même région que les Wilkinson, le Northamptonshire. Il se voit confier les

manuscrits de Wilkinson, qu'il tente d'exploiter afin de se faire un nom dans le milieu littéraire londonien. Il adapte l'anglais du marchand de la Compagnie des Indes, et traduit le portugais. En dehors de la partie rédigée en portugais, il ne s'agit pas à proprement parler d'une traduction, ni même d'une traduction au carré, puisque Percy ne s'attache pas à passer un texte d'une langue dans une autre langue, mais à rendre dans un anglais acceptable une traduction vraisemblablement scolaire et laborieuse. Nous parlerons donc plutôt de la « version » anglaise de Thomas Percy. Ensuite, celui-ci restitue à la famille Wilkinson le manuscrit dont nous ne disposons plus depuis lors : « The manuscript on which Percy worked has never been discovered, and our knowledge of it derived largely from the Preface to his edition⁹. »

6 Ayant échoué à publier son roman chez un premier éditeur, Ralph Griffith, Percy se rend à Londres au début de l'année 1759 pour le faire lire à des hommes de lettres en vue, notamment Samuel Johnson, peut-être aussi Oliver Goldsmith. Il parviendra finalement à publier le roman, sans nom d'auteur, chez Robert Dodsley, en 1761. Le titre retenu est la transcription du chinois, *Hau Kiu Choaan*, avec comme sous-titre, suggéré par l'éditeur¹⁰, *The Pleasing History* (Fig. 1)¹¹. Le roman connaît une réédition en 1774, accompagnée d'un avertissement où Percy lève l'anonymat.

7 Comme il est fréquent pour les œuvres traduites à partir d'une langue peu répandue, la version anglaise de Percy est alors traduite à son tour dans les autres langues européennes. Un polygraphe du nom de Marc-Antoine Eidous, qui fait en particulier profession de traduire des ouvrages de l'anglais¹², entreprend la traduction du roman chinois à partir de la version de Percy. L'ouvrage paraît en 1766 à Lyon, chez Benoît Duplain. Je n'ai pas pris en compte cette première traduction française dans cette étude car il s'agit d'un pur décalque de la version anglaise, écrit de plus dans un « très-mauvais français », comme l'affirme Grimm dans la *Correspondance littéraire*¹³. Cette version française connaît pourtant un certain succès, témoin sa publication dans la *Bibliothèque des romans* en 1778¹⁴. La pratique de la traduction au carré (du chinois vers l'anglais, puis de l'anglais vers une langue tierce) se répète en Allemagne, en 1766 également, et dans les Provinces-Unies, un an plus tard.

La concurrence anglo-française

8 La deuxième phase de traduction se situe dans la première moitié du XIX^e siècle. Il est sans doute nécessaire ici de dissiper une méprise, que la critique tend à pérenniser : l'existence d'une retraduction en France en 1828¹⁵. Il existe bien une édition du roman de cette année-là en France, mais il s'agit d'une réédition de la traduction d'Eidous, comme l'attestent les comptes rendus de l'époque¹⁶. C'est probablement le titre sous lequel est parue cette réédition qui a été trompeur : Eidous avait choisi pour titre en 1766 *Hau-kiou-choaan*, *Histoire chinoise* ; or la réédition de 1828 porte le titre *Hau-kiou-choaan, ou l'Union bien assortie*. Ce titre est en fait celui sous lequel on désignait en français, depuis un certain temps déjà, le roman chinois : un compte rendu des séances de la Société asiatique daté d'octobre 1822, consacré à la traduction en cours du roman *Les Deux cousines* par Abel-Rémusat, utilise en effet cette expression pour renvoyer au roman dans la version de Percy traduite par Eidous¹⁷. Le changement a peut-être été suggéré par Abel-Rémusat lui-même à

l'éditeur Moutardier, qui avait édité sa traduction des *Deux Cousines* en 1826, puisque l'expression *haoqiu* y est bien traduite « union bien assortie »¹⁸.

9 La retraduction du roman n'a donc pas lieu en France mais en Angleterre, qui montre donc à nouveau l'exemple. C'est un Anglais, John Francis Davis (1795-1890), qui retraduit le roman chinois en 1829 sous le titre *The Fortunate Union, a Chinese Romance* (fig. 2). Davis, comme son prédécesseur Wilkinson, appartient au milieu très particulier de la Compagnie anglaise des Indes orientales établie à Canton : Wilkinson était lié¹⁹ à la Compagnie ; Davis, dont le père fut le directeur de la Compagnie entre 1810 et 1819, y travaille pendant plus de 20 ans, et en devient à son tour le directeur en 1832. Mais ils n'ont pas le même statut : Wilkinson est un marchand ; Davis est un lettré, ressemblant davantage à son aîné et collègue Lord George Thomas Staunton, avec lequel il partage le goût des lettres et de la diplomatie. Tous deux acquièrent une connaissance exceptionnelle du chinois à leur époque, en particulier du chinois vernaculaire. Tous deux participent à l'ambassade de Lord Amherst auprès de la cour impériale à Pékin en 1816. Davis est nommé en 1844 gouverneur de Hong Kong²⁰.

10 La démarche de Davis se comprend dans une logique de concurrence entre l'Angleterre et la France. Les Français ont la réputation de dominer le commerce intellectuel entre la Chine et l'Europe tandis que l'Angleterre se contenterait du commerce tout court. En réalité, la France a connu une crise majeure à la fin du XVIIIe siècle, sous l'effet conjugué de l'expulsion des Jésuites hors de Chine et de la Révolution. Joseph de Guignes meurt en 1800 : il était le dernier élève d'Étienne Fourmont, lui-même élève pour un temps fort court d'Arcade Hoang. Le lien entre la France et la Chine semblait bien sur le point de se rompre. C'est Abel-Rémusat qui rétablit ce lien au début du XIXe siècle. En 1814, une chaire de langues et littératures chinoises et tartares-mandchoues au Collège royal est créée à son intention. La France constitue donc un concurrent sérieux pour l'Angleterre, comme l'affirme Davis dans sa préface au recueil de nouvelles chinoises qu'il publie en 1822 : « One is at a loss to account for the almost total ignorance, which previous to the Embassy of Lord Macartney [1793] prevailed in this country, respecting a people with whom we carried on such large dealings, while the French, for nearly a century before, had been prosecuting their researches with diligence and success. »²¹

11 La menace française se confirme en 1826, lorsqu'Abel-Rémusat opère un coup d'éclat en publiant la traduction du roman chinois *Yu Jiao Li*, sous le titre *Les Deux Cousines* (Fig. 3), traduit aussitôt en anglais²². Davis conçoit alors une stratégie pour riposter à la concurrence française. Il fait en réalité le même calcul que Rémusat : délaissant les ouvrages classiques chinois sur lesquels les Jésuites ont concentré leurs travaux, il traduit un roman, plus à même de lui gagner les faveurs d'un public plus large. C'est pourquoi, à l'exemple de Rémusat toujours, il ajoute un sous-titre à *The Fortunate Union* : « a Chinese romance », terme sur lequel il revient dans le compte rendu qu'il rédige lui-même sur son ouvrage, dans la *Quarterly Review*, en 1829 : « The term 'romance' may be properly applied to any fiction, of which the personages and incidents are above the level of ordinary life. »²³

12 Mais, par rapport à Rémusat et à ses successeurs en France, c'est-à-dire Stanislas Julien, puis le marquis Hervey de Saint-Denis, Davis représente une autre sorte de traducteur sinologue, aux côtés de ses compatriotes anglais George Staunton et Robert Morrison : en 1829, il a passé quelque quinze années en Chine et possède une connaissance *in situ* et de la langue et des

mœurs chinoises. Davis est ainsi le fruit d'une conjonction entre d'une part la nécessité pratique qui s'est imposée au début du XIX^e siècle à la Compagnie anglaise des Indes orientales de connaître suffisamment bien le chinois pour répondre aux enjeux commerciaux de la nation anglaise avec la Chine, et d'autre part la naissante sinologie dont Abel-Rémusat fut le pionnier, mais que les Anglais vont s'employer à conforter²⁴.

13 C'est encore cette logique de concurrence entre l'Angleterre et la France qui explique la retraduction du roman chinois par Guillard d'Arcy en 1842, sous le titre *Hao Khieou Tchouan, ou la Femme accomplie* (Fig. 4). Il s'agit de faire aussi bien, mieux peut-être que les Anglais. Je n'ai trouvé que très peu d'informations concernant ce nouveau traducteur. Il est vraisemblablement jeune quand il publie sa traduction. C'est un médecin, comme du reste Rémusat avant qu'il ne se consacre entièrement au chinois. Il a sans doute été formé au chinois par Stanislas Julien, auquel il adresse ses remerciements au terme de sa préface : « Qu'il nous soit permis de payer tribut à l'habile professeur de chinois du Collège de France, M. Stanislas Julien, dont on connaît la bienveillance pour tous ceux qui s'occupent de littérature chinoise. »
25

14 Par ailleurs, il figure dans la liste des membres de la Société asiatique, qui est la cousine française de la Royal Asiatic Society à laquelle appartient, bien entendu, Davis. Les deux sociétés ont financé, ou du moins soutiennent l'entreprise de leurs traducteurs respectifs, participant ainsi à la lutte entre les deux nations anglaise et française, pour incarner une sinologie qui ne soit pas coupée du public.

15 Il est nécessaire, à propos de la traduction de Guillard, de dissiper à nouveau une erreur que l'on trouve dans la critique, et dont la source est peut-être la préface de George Soulié de Morant à la traduction de *Haoqiu zhuan*, où il affirme que la version de Davis « fut traduite de l'anglais en français par Gaillard (sic) d'Arcy »²⁶. Ce n'est certes pas la mention qui accompagne le titre de la traduction de Guillard d'Arcy, « traduit sur le texte original », qui me fait dire qu'il ne s'agit pas d'une traduction de l'anglais. C'est l'étude comparée des traductions de Davis et de Guillard, en regard de l'original chinois, qui permet d'affirmer que le Français opère sans conteste une nouvelle traduction. Certes Guillard s'appuie très souvent sur la traduction de Davis, mais il sait s'en écarter.

16 Il est tout d'abord plus respectueux de la lettre du texte original : là où Davis simplifie, afin de ne pas alourdir sa traduction, Guillard suit de façon pointilleuse le chinois. Ainsi, le héros Tie Zhongyu est présenté au début du roman comme un homme capable de se porter au secours de tout individu en détresse, qu'il soit « sage ou simple, riche ou pauvre » (*xianyu guijian* 賢愚貴賤, 1)²⁷. Davis traduit simplement « without regard to their rank or other pretensions » tandis que Guillard traduit plus exactement : « sans s'informer s'il était riche ou pauvre, noble ou du peuple ». Cet écart entre une traduction légèrement simplificatrice et une traduction littérale se vérifie en particulier lorsque le chinois présente une structure syntaxique symétrique, comme dans l'exemple précédent. Mais Guillard se montre aussi plus littéral que Davis lorsqu'il s'agit de préciser la fréquence d'une action : Tie Zhongyu « s'inclin[e] quatre fois jusqu'à terre », ce qui traduit exactement le chinois *baile siba* 拜了四拜 (2), tandis que chez Davis, de façon plus vague, « [he] pa[ys] the customary respect ». C'est plus rarement une image que Guillard tente de conserver dans sa traduction alors que Davis l'efface tout à fait : les ravisseurs

de la jeune fille que Tie Zhongyu va s'employer à sauver « se cachent dans les coins les plus secrets de la terre et des mers », traduit Guillard, conformément au chinois *taozou tianya haijiao* 逃走天涯海角 (3); Davis se contente de l'expression : « in the remotest districts ».

- 17 Dans d'autres cas, le Français traduit ce que Davis a jugé tout bonnement inutile de traduire. Pour convaincre son fils de se marier, le père de Tie Zhongyu énonce le principe selon lequel « la relation entre le mari et la femme est la première des cinq relations » (Fufu nai wulun zhi yi 夫婦乃五倫之一, 4). Davis ne traduit pas ce passage, sans doute pour ne pas rebuter les lecteurs de son « romance ». Guillard au contraire s'applique à fournir une traduction aussi exacte que possible : « le mariage est un des cinq devoirs qui règlent les actions des hommes » ; il complète cette traduction avec une note explicative, énumérant les cinq relations confucéennes. En définitive, si Guillard semble le plus souvent calquer sa traduction sur celle de Davis, il s'engage parfois plus avant dans le choix de la littéralité. Il s'est donc bien penché sur l'original chinois afin de proposer une nouvelle traduction.

Une opération éditoriale

- 18 Il faut attendre le premier quart du XX^e siècle pour voir apparaître une troisième phase de retraduction. Le célèbre sinologue allemand Franz Kuhn entreprend la traduction de Haoqiu zhuan, qu'il publie à Leipzig en 1927 sous le titre *Eishertz und Edeljaspis oder die Geschichte einer glückliche Gattenwahl, ein Roman aus der Ming Zeit*. Je n'ai pas étudié cette traduction. Mais je l'évoque car elle marque cette troisième renaissance du roman chinois en Europe. Deux ans avant la publication de la traduction allemande, une troisième traduction paraît en France, celle de George Soulié de Morant (1878-1955), sous le titre *La Brise au clair de lune. Deuxième livre de génie* (Fig. 5). Soulié est encore un médecin (après Rémusat et Guillard), connu aujourd'hui pour avoir introduit l'acupuncture en Occident. À son époque, il est aussi reconnu comme un fin connaisseur de la Chine, pour y avoir séjourné un certain temps. Il semble en effet suivre un chemin qui n'est pas éloigné de celui de Davis : il commence par travailler en Chine dans une banque, puis dans la diplomatie, devenant, semble-t-il, Consul-général à Shanghai. On lui attribue volontiers une certaine maîtrise de la langue chinoise, qu'il aurait du reste apprise auprès d'un prêtre jésuite dès l'âge de 8 ans. Ses publications sont à la fois abondantes et variées : en cela, il ressemble davantage aux polygraphes du XVIII^e siècle, comme Marc-Antoine Eidous, le premier traducteur de *Haoqiu zhuan*, qu'à Davis. Il publie de nombreux ouvrages à l'allure de traités consacrés à la Chine, tantôt sur des sujets historiques²⁸, tantôt sur la littérature et les arts²⁹, tantôt sur la médecine³⁰. Dans le domaine de la fiction, on peut distinguer trois types de romans : les romans de son cru, ceux qui mettent en scène des figures historiques comme Yang Guifei 楊貴妃³¹ ou Cixi 慈禧, enfin les traductions ou adaptations de romans chinois, comme *Lotus-d'Or*, adapté du *Jin Ping Mei* 金瓶梅 (1912) ou *Le Singe et le pourceau*, adapté du *Xiyou ji* 西遊記 (1924).

- 19 Le phénomène de traduction au carré, observé à propos de la version de Percy, se reproduit lors de cette troisième phase de retraduction du roman, mais dans le sens inverse, à savoir de la France vers l'Angleterre, puisque la traduction de Soulié est traduite en anglais sous le titre *The Breeze in the*

Moonlight : The Second Book of Genius, le livre étant publié en 1926 à Londres et à New York chez Putnam.

- 20 Pour conduire l'étude comparée des traductions de Guillard et de Soulié, j'envisagerai tout d'abord un point de vue global en me demandant s'ils traduisent tout ou partie du texte. Guillard traduit l'intégralité du roman, à la fois à l'échelle des dix-huit chapitres (il n'omet pas un seul épisode), mais aussi à l'échelle du chapitre, voire du paragraphe (aucune réplique dans les dialogues, aucun élément dans les descriptions ne sont oubliés). Soulié traduit pratiquement tous les épisodes. Il se dispense toutefois de traduire les cinq rapports que rédigent les différents protagonistes à la demande de l'empereur dans le chapitre 17. Ce passage, il est vrai assez répétitif puisque les cinq rapports exposent les mêmes faits, certes sous des angles différents, est traduit en intégralité par Guillard, ce qui représente quelque 12 pages dans son édition³², alors que Soulié le résume en un seul paragraphe. Mais c'est à l'échelle du chapitre et surtout du paragraphe que Soulié pratique des coupes claires, comme il l'avoue dans la préface : « J'ai dû [...] couper, çà et là, des répétitions de mots et de phrases, et quelques longueurs, nécessaires en chinois, mais lassantes en français. »³³
- 21 Je vois quatre motivations à ces coupes : le texte chinois se répète, ou bien s'attarde, ou encore risque, toujours selon Soulié, d'ennuyer le lecteur, comme lorsque l'auteur fait des allusions historiques³⁴, ou bien enfin le traducteur ne comprend pas l'original. Le résultat peut-être inattendu de ces nombreuses coupures est l'abondance des points de suspension dans le texte de Soulié, qui donnent à son roman une allure assez moderne, dans le goût de la prose des années 1920.
- 22 Je vais à présent entrer dans le détail de la comparaison des deux traductions en procédant par rubriques spécifiques, c'est-à-dire en étudiant pour chaque texte la traduction de termes ou d'expressions qui posent des problèmes particuliers lorsqu'on passe du chinois au français, à savoir : les noms propres, les réalités spécifiques du monde chinois, les appellations et les expressions figurées³⁵.

Noms propres

- 23 Guillard ne traduit jamais les mots, mais transcrit le son des noms de personne : c'est le procédé de la translittération (*yinyi* 音译, « traduction du son »). Ainsi, le nom du héros Tie Zhongyu 鐵中玉 (5) est transcrit « Tie-Tchoung-yu », alors que Soulié, outre la transcription, traduit systématiquement en trouvant un équivalent en français : Tié « Fer », Tchong-yu « Jade-Pur »³⁶.
- 24 C'est cette traduction qu'il utilise ensuite dans la narration pour désigner les personnages : Cœur-de-Glace (Bingxin 冰心, 9), Petit Vif-Argent (Xiao Dan 小丹, 7), Utile (Shui Yong 水用, 10), etc. Ainsi, le principe de la traduction littérale, auquel Soulié se montre fidèle, s'applique aussi au nom de personne qui ne renvoie pourtant pas à une réalité autre que la personne qu'il désigne : va-t-on traduire M. Leroi par Wang xiansheng 王先生 ? Il est vrai que les noms sont en l'occurrence significatifs, comme le remarquait Davis, ce qui lui fait

dire que le roman chinois ressemble à certains romans européens, pensant sûrement aux romans allégoriques³⁷. On remarque de plus la solution de compromis trouvée par Guillard à propos de Tie Zhongyu : au nom simplement transcrit, il ajoute une note, où figure la traduction : « Tie, en chinois, signifie Fer. ».

- 25 Des principes similaires sont appliqués pour traduire les noms de lieu. Les deux traducteurs utilisent la transcription : « porte de Tsi » et « porte Tsri-roa » (Qihuamen 齊化門, 11) par exemple. Mais le plus souvent, Soulié traduit les mots chinois : le monastère où est recueilli le héros est la « Cour de la Longévité prolongée » (Changshouyuan 長壽院, 12). Paradoxalement, cela crée un effet d'étrangeté plus marqué que la traduction de Guillard qui se contente de transcrire : « Monastère de Tchang-Cheou ».

Réalités spécifiques

- 26 Parmi ce que je nomme les réalités spécifiques du monde chinois, les unités de mesure sont transcrites par les deux traducteurs (13) : le temps n'est plus, comme à l'époque de Davis, où l'on traduit *li* 里 par « mile » ; le corrélat français de *li* (ce pourrait être la lieue) paraît sans doute à partir du milieu du XIXe siècle, inutilisable parce qu'il nierait la spécificité chinoise. Remarquons une différence entre Soulié et Guillard toutefois : le premier traducteur ajoute une note qui donne l'équivalence entre la mesure chinoise et les lieues de France. On reconnaît là une leçon de Stanislas Julien, dont Guillard est le disciple : Julien pratique en effet un double usage des notes, les notes supplétives quand la traduction ne peut être littérale (c'était le cas pour le nom du personnage, Tie Zhongyu), les notes explicatives quand la traduction est littérale mais insuffisante en elle-même (c'est le cas de *li*).
- 27 Les *realia*, c'est-à-dire les objets propres au monde chinois, bénéficient à peu près du même traitement : l'épingle de tête *ji* 笄 est ainsi transcrite *ky*, et accompagnée d'une note explicative chez Guillard (33). Celui-ci ajoute même une note explicative quand la traduction littérale est claire en elle-même, mais sans doute insuffisante à ses yeux : il traduit littéralement *gengtie* 庚帖 par « billet d'âge » (30), et explique dans une note qu'il s'agit du billet sur lequel figurent les huit caractères correspondant à la date et l'heure de naissance de la future mariée, et qui est remis au fiancé. Pourtant Guillard est bien moins prodigue de notes que son maître Julien : il n'hésite pas à donner des translittérations sans note, comptant sans doute sur le contexte (l'instrument de supplice *jiagun* 夾棍 transcrit *kia-kouen*, 29) ou les connaissances du lecteur (la cithare *qin* 琴 transcrit *kin*, 32) pour la compréhension. Comme Davis, il semble ne pas vouloir alourdir à l'excès la traduction, scrupule absent des préoccupations de Julien.
- 28 Soulié utilise presque systématiquement la translittération, sans note (son édition ne comporte aucune note), mais cela crée un autre effet que chez Guillard : par la transcription phonétique pure, sans note, Soulié entend créer un effet maximal d'étrangeté, visant à dépayser, voire dérouter le lecteur, tandis que Guillard veut allier la rigueur (on ne peut rendre une réalité étrangère spécifique par un mot de notre langue) à une relative discrétion (on évite la lourdeur des notes érudites). Là où la rigueur ne semble pas nécessaire (comme pour la nature des drogues absorbées par le héros, *dahuang badou* 大黃巴豆), Guillard se permet même une traduction approximative (« substance

vénéneuse ») alors que Soulié, voulant préserver l'effet d'étrangeté, transcrit : *ta-roang* et *pa-teou* (34). Dans d'autres cas, Soulié traduit : *qin* 琴 par « luth », *jiagun* 夾棍 par « bambous du supplice » : dans les deux cas, la traduction est justifiée à ses yeux par l'effet d'exotisme qu'elle produit, exotisme temporel avec l'archaïque « luth », exotisme des stéréotypes avec les « bâtons du supplice ».

- 29 Pour d'autres réalités spécifiques du monde chinois, le problème se pose de la « conventionnalisation » des traductions. Aujourd'hui, aucun traducteur n'hésite à traduire *xian* 縣 et *fu* 府 par « sous-préfecture » (ou « district ») et « préfecture », ou bien *xiucai* 秀才, *juren* 舉人 et *jinshi* 進士 par « bachelier », « licencié » et « docteur ». Mais, au XIXe siècle, ces traductions ne sont pas établies, d'où les variations d'un traducteur à l'autre. Guillard traduit *xian* et *fu* par « ville de troisième ordre » et par « département », Soulié préférant la pure transcription : « *Sienn* » et « *fou* » (16 et 17). Mais Guillard recourt aussi, en partie du moins (sauf pour *xiucai*, « bachelier », 23), à la transcription pour les grades des concours mandarins : *kiu-jin* et *tsinssé* (24 et 25 bis). Soulié applique la solution qu'il avait trouvée pour les noms de personne, translittération et traduction tout à la fois : *Tsiu-jenn* « homme élevé » ou *Tsinn-che* « lettré admis » (24 et 25 bis), - et parfois traduction seule : « talent-élégant » (23) pour *xiucai*. Les traductions conventionnelles n'étant pas encore établies, les traducteurs ont ainsi le choix, et ce choix confirme en fait que Guillard entend être le plus rigoureux possible (au point de s'en tenir à la simple transcription phonétique), tandis que Soulié recherche à tout prix l'effet d'étrangeté.

Appellations

- 30 Concernant les appellations, on sait que le locuteur chinois connaît diverses expressions pour se désigner soi-même dans une conversation, en fonction de l'interlocuteur : que faire des « petit frère », « moi le puîné », « votre fils indigne », ou encore « moi votre sujet », expressions qui toutes renvoient au *je* ? Ici, la différence entre les deux traducteurs est encore plus nette : Guillard, suivant en cela Davis³⁸ efface cette diversité linguistique, en traduisant presque toujours par *je* (40, 53 ou 47), avec parfois la solution qui consiste à traduire une appellation respectueuse par l'emploi de la troisième personne (42) ou, plus souvent, par l'expression « votre serviteur » (37), qui signale un registre plus déférent, tandis que Soulié traduit littéralement (« votre fils indigne », 42 ; « l'humble sujet », 53) jusqu'à l'absurde : *wansheng* 晚生 que l'on emploie en s'adressant à un aîné, est traduit par « Né-tardivement » (47).
- 31 À propos de la 2ème et de la 3ème personnes, on constate le même écart entre un traducteur soucieux d'élaborer un texte relativement neutre, sur le plan linguistique, et un autre qui n'a pas de scrupule à offrir un texte saturé de « ill-looking and worse-sounding exotic words », selon l'expression de Davis³⁹ qui, comme Guillard, ne tolère pas les excentricités verbales. À « monsieur » ou « seigneur », parfois « monseigneur » de Guillard (36, 43 ou 51), Soulié préfère des formules pour le moins bizarres : « Ô Vieux Né-avant-nous » (43) ou « Ô Vieille-Terrasse-de-Bienfaisance, ô Grand Homme » (51). Le « préfet » et le « sous-préfet » sont appelés le « respectable du *sienn* » et le « respectable du *fou* » (44 et 45). Que ce soit par la traduction littérale ou par la transcription, on voit bien que Soulié recherche ce qui crée le plus d'effet

exotique, au risque de ne pas se faire comprendre. On peut encore opposer la « femme de second rang » (*qie* 妾) de Guillard, qui renvoie à un fonctionnement social précis en Chine, à la « favorite » de Soulié (39), qui associe vaguement la Chine à un vaste Orient littéraire⁴⁰.

Expressions figurées

- 32 Le plus intéressant sans doute concerne les expressions figurées. Du fait à la fois de la langue et de la tradition littéraire, le roman chinois abonde en expressions figurées. Mais il s'agit le plus souvent d'images éteintes, figées. Lorsque l'image est encore vivante, Guillard tend à l'effacer tandis que Soulié essaie de la conserver. Le passage suivant, en chinois : *Manmian shangshuang ye gua de xialaiyiwei lengdan* 滿面上霜也刮得下來一味冷淡 (54) pourrait donner, dans une traduction littérale : « Il avait le visage recouvert de givre que l'on pouvait, pour ainsi dire, enlever de la surface, il avait quelque chose de fade et de froid ». Guillard simplifie en traduisant : « Il était cérémonieux et froid », tandis que Soulié entend rester fidèle à l'original : « Son visage restait couvert de gelée blanche. Il exhalait alors une saveur glaciale. »
- 33 Parmi les expressions figurées éteintes, c'est-à-dire en voie de délexicalisation, on constate les mêmes orientations. Certes les deux traducteurs choisissent la littéralité pour traduire *emei* 娥眉, « sourcils », pour désigner une belle jeune fille (56). Mais il s'agit du premier poème du roman : la traduction littérale est sans doute censée rendre le caractère poétique de l'expression. En dehors des poèmes, Guillard traduit le plus souvent le sens tandis que Soulié traduit les mots : *yuren* 玉人 est traduit, respectivement, par « bien-aimée » et par « votre jade » (62). Ce choix confine à la faute pour *bingren* 冰人, « l'entremetteur », que Soulié traduit par « l'homme de glace » (74) !
- 34 La traduction littérale systématique de Soulié s'oppose chez Guillard au souci d'effacer non pas l'image, mais ce qui dans l'image risque de créer une bizarrerie. Voyons les exemples concernant le foie (*dan* 胆), terme qui, au sens figuré, renvoie au courage : Zhongyu qualifie les villageois victimes de la terreur d'un potentat local de « faibles » chez Guillard, ils ont la « rate rétrécie » (*danxiao* 胆小, 61) chez Soulié ; le héros tâche de « s'armer d'assurance » chez l'un, « grandit son fiel » (*dadan* 大胆, 68) chez l'autre.
- 35 La littéralité se rencontre même pour des locutions qui ne comportent pas d'image en elles-mêmes, comme à propos des notations temporelles : « le jour paraît » chez Guillard, mais « le jour s'éclaircit » chez Soulié, qui entend traduire le verbe *ming* 明 (75) ; « la nuit approche » ou bien « la couleur du ciel commençait d'être teintée par le crépuscule » (76) ; enfin, chez Soulié, « le soleil écarlate fut à la hauteur de trois perches », tandis que, simplement, « le jour paraît » chez Guillard (82).
- 36 Le comble de la bizarrerie est atteint avec les *chengyu* 成語 et les expressions allusives. On retrouve du reste l'organe du foie, qui caractérise les hommes audacieux : Guillard traduit l'expression *qige tou bage dan de haohanzi* 七個頭八個胆的好漢子 par « un homme des plus vigoureux », mais il ajoute une note supplétive où la traduction littérale est fournie : « [il] avait sept têtes et huit foies ». Soulié n'hésite pas, dans le texte même, à traduire : « [il avait] sept têtes et huit vésicules biliaires » (73). Voici un dernier exemple : *Bingxin jie shuode zhanding jietie* 冰心姐說得斬釘截鐵 (71).

Guillard traduit de façon neutre : « Ping-sin réfut[ait] ainsi toutes ses objections et rest[ait] inébranlable ». Soulié saisit l'occasion de faire image : « Coeur-de-Glace parlait assez durement pour couper des clous et trancher du fer. »

37 Ce dernier ne voudrait pas rater non plus les expressions allusives, évoquant une figure historique ou légendaire, alors que Guillard a tendance à restituer simplement le sens suggéré par l'expression. « Quelque grand que soit votre courage, quelque immense que soit votre pouvoir » est traduit de façon plus « couleur locale » par Soulié : « Eussiez-vous le cœur du Brave des pays Yu et Siang, joint à l'habileté de la Fée des Monts Kroun-loun. » (88) Mais le résultat est loin d'être toujours à la hauteur : en fait, la plupart du temps, Soulié commet des erreurs parce qu'il prend les noms propres des expressions allusives (qu'il n'analyse pas comme telles) pour des noms communs. Dans cet exemple qui met en scène un parangon de vertu, nommé Liuxia Hui, « Peut-il, de tous temps, y avoir quelque sagesse sous les saules ? » est censé traduire *Gujin nengyou jige* Liuxia Hui 古今能有幾個柳下惠 (91). Guillard ne se trompe pas en traduisant : « De nos jours, comme dans l'antiquité, il existe des Lieou-Hia-Hoai ».

38 Au terme de cette étude, nous sommes à même de porter une appréciation globale sur les traductions successives du roman, tant en France qu'en Angleterre : nous essaierons en effet d'inclure Percy et Davis dans notre analyse. Je ne suivrai pas une approche purement logique, consistant à distinguer deux pôles entre lesquels les traductions devraient se situer, à savoir la lettre et l'esprit, ancienne opposition qui se trouve renouvelée à travers celle des « sourciers » et des « ciblistes », ni sur la version politique de cette approche, qui oppose le respect de la spécificité de l'original à la tendance assimilatrice de type colonial⁴¹. Je préfère suivre une approche à la fois historique et esthétique. Je ne m'interdis pas de recourir à ces catégories logiques, mais je m'efforcerais surtout de distinguer trois phases esthétiques dans l'histoire de la traduction du chinois vers les langues européennes entre le XVIII^e et le XX^e siècles. J'affirme aussitôt que les traducteurs dont nous traitons ne sont nullement des représentants de chacune de ces phases : ils peuvent se situer à mi-chemin entre deux phases, ils peuvent aussi relever, selon les pages considérées, de plusieurs phases à la fois.

Les belles infidèles aux temps des encyclopédistes

39 L'esthétique dominant la traduction au XVIII^e siècle est, ce n'est pas nouveau, celle des belles infidèles. Si l'on entend par là la volonté d'adapter un texte étranger de façon à répondre au goût qui définit une langue et une culture déterminées, Percy et, dans une moindre mesure, Abel-Rémusat (pour *Les Deux Cousines*) et Davis relèvent bien de cette première esthétique de la traduction. Mais il faut aussitôt ajouter qu'aucun d'eux ne se confond avec un Antoine Galland, traducteur des *Mille et une Nuits* dans les premières années du XVIII^e siècle. Ils entendent au contraire rompre avec l'association entre l'étranger lointain (Orient et Extrême-Orient) et le merveilleux qui leur semble un malentendu datant *du Livre des merveilles* de Marco Polo.

S'ils s'autorisent une certaine marge de liberté dans la traduction pour ne pas froisser les habitudes de lecture de leurs contemporains, ils sont aussi héritiers des Lumières en ce sens que, grâce à l'agréable divertissement que peut être la lecture d'un roman, ils entendent fournir à leurs lecteurs une forme de documentation aussi fidèle que possible sur les mœurs et les coutumes des pays étrangers. Ainsi l'esthétique classique des Belles infidèles se conçoit pour nos traducteurs à l'intérieur d'une visée universaliste qui consiste à replacer l'homme, aussi divers ou différent soit-il, dans une humanité unifiée. C'est ce qu'affirme Percy avant même d'avoir publié sa version du roman, dans une lettre à Shenstone (qui l'introduit auprès de l'éditeur Dodsley) : « It [le roman] gives us a history of the human mind in China » (Percy, 20 juin 1761)⁴².

41 Le roman est ainsi envisagé comme le moyen de pénétrer dans l'esprit d'un peuple étranger, dont on perçoit à la fois ce qui en fait une civilisation propre, et ce qui le rattache à l'humanité. Ce n'est pas autre chose que ce dit Goethe lorsqu'il porte un jugement sur le « roman chinois »⁴³ : « Un roman chinois ? fis-je [Eckermann], ce doit être bien singulier. – Pas autant qu'on serait tenté de le croire, répliqua Goethe. Ces hommes pensent et sentent à peu près comme nous, et l'on s'aperçoit très vite que l'on est comme eux. »⁴⁴

42 Comme il le fera en 1762 pour le conte des matrones à travers le monde⁴⁵, comme il le fera en 1765 pour les ballades⁴⁶, Percy entend prouver, en traduisant le roman chinois, que la Chine a des coutumes et des mœurs qui lui sont propres, mais que celles-ci doivent être replacées dans une vision universaliste globale. Il faut donc replacer la première version du roman par Percy, ainsi que certains aspects des traductions de Rémusat et de Davis, dans cette esthétique ambivalente des belles infidèles au temps des encyclopédistes.

43 Du côté des belles infidèles, Percy opère, par rapport au texte de Wilkinson, à la fois des ajouts, des coupes (les poèmes mais aussi d'autres passages, « indéliques », ne sont pas traduits) et des déplacements d'épisodes⁴⁷. Davis aussi avoue ne pas traduire un passage qui lui paraît « indélicat » dans la préface de sa traduction⁴⁸.

44 Au niveau plus précis du paragraphe, on peut constater la même position accommodante de Percy. Il existe certes deux obstacles pour apprécier son travail de traducteur : d'une part, il ne traduit pas à proprement parler du chinois en anglais mais adapte un texte déjà traduit par Wilkinson ; d'autre part, le texte de Wilkinson n'est plus disponible. Il est toutefois possible d'affirmer qu'il prend certaines libertés avec le texte qu'il adapte, en se basant sur certaines notes de bas de page de son édition, où il donne la traduction de Wilkinson. Par ailleurs, on peut comparer les deux versions de Wilkinson et de Percy à l'original chinois. Ce travail a été conduit par T.C. Fan dès 1946. On en peut tirer deux conclusions.

45 Tout d'abord, Percy s'efforce d'adapter la traduction souvent abrupte et crue du marchand, au goût plus raffiné des lecteurs de la bonne société qu'il espère gagner. Là où Wilkinson choisit une formule aussi directe que « Is she so clean ? », question posée à propos de l'héroïne Bingxin, Percy trouve une expression plus conforme aux habitudes de ses lecteurs : « Is she then so circumspect and blameless ? »⁴⁹ (94). Dans le même esprit, la formule assez abrupte de Wilkinson « Would you return dry and empty ? » devient, sous la plume de Percy, « Would you return back without taking any refreshment ? »⁵⁰ (95).

Par ailleurs, lorsque Wilkinson utilise un langage imagé, résultant d'une traduction littérale du chinois, Percy s'efforce de trouver une formule plus directe, dans le souci de ne pas « faire oriental », et de montrer que le roman chinois n'est pas un conte arabe en quelque sorte. Si Zhongyu, le héros, a « a very hard mouth » chez Wilkinson, ce qui vient littéralement du chinois *zuiying* 嘴硬, il « is very bold of speech »⁵¹ (96) chez Percy. De même, celui-ci efface l'image contenue dans l'expression, cette fois-ci inventée par Wilkinson puisqu'elle ne figure pas dans l'original chinois : « break his head and swell his eyes as big as lanthorns », Percy traduisant : « fall upon him and beat him severely »⁵² (97). On peut donc estimer, à l'appui de ces quelques exemples, que Percy a une pratique de la traduction qui relève de l'esthétique classique des belles infidèles : il adapte la version de Wilkinson tantôt dans un style plus élevé, tantôt dans un style moins contourné, mais toujours dans le souci de se conformer au beau style réclamé par ses lecteurs.

47 Du côté des Lumières, les preuves sont encore plus manifestes. De façon explicite, Percy inscrit son entreprise dans une visée encyclopédique, dans le sens où il entend, par le roman chinois, introduire ses lecteurs dans la réalité des mœurs de la Chine. Il choisit pour épigraphe, placée en tête de chacun des quatre volumes de sa traduction, une citation empruntée au Père français Jean-Baptiste du Halde : « Il n'y a pas de meilleur moyen de s'instruire de la Chine, que par la Chine même : car par là on est sûr de ne se point tromper, dans la connaissance du génie et des usages de cette nation. » (Fig. 1). Il répète dans sa préface son intention de constituer une sorte de traité des mœurs chinoises : « He [the Editor] was desirous that the History and Notes taken together might be considered as forming a concise, and not altogether defective account of the Chinese, such as might be sufficient to gratify the curiosity of most readers, and to refresh the memory of others. »⁵³

48 Or, pour broser un tableau des mœurs d'un pays étranger, rien ne vaut la traduction d'un roman qui, à ses yeux, est le moyen à la fois le plus efficace, car il joint l'utile à l'agréable, et le plus approprié, car il est nécessairement fidèle à la réalité vivante et intime de la Chine : « A foreigner will form a truer notion of the genius and spirit of the English, from one page of Fielding, [...] than from whole volumes of Present States of England, or French Letters concerning the English Nations. »⁵⁴

49 Cette authenticité, paradoxale, du roman, qui fournit une image plus fidèle que tous les livres d'histoire, devient dès lors un poncif que l'on rencontre inmanquablement dans les écrits critiques sur la littérature chinoise. Non sans ironie, en 1766, Grimm loue dans le roman chinois, qu'il a lu dans la traduction française de Marc-Antoine Eidous, « une sorte de platitude tout-à-fait précieuse pour un homme de goût : cela fait mieux connaître le génie et les mœurs chinois que tout le Père du Halde pris ensemble. »⁵⁵ En Angleterre, en 1810, Lord Staunton fait le même constat : le roman édité par Percy « conveys a juster and more lively picture of the actual state of manners and society in China, than any other works we possess in the English language. »⁵⁶ Davis considère en 1829 que le roman traduit par Percy constitue « by far the best picture of Chinese manners and society that we possessed »⁵⁷, et précise dans son ouvrage *A General Description of the Empire of China* (1836) que le roman en général est le moyen le plus sûr de se faire une idée de la vie quotidienne des Chinois, dans un temps où la Chine est difficilement accessible aux étrangers : « Under the existing system of exclusion from the interior of the country, to which all Europeans are subject, they are perhaps

the best sources to which we can address ourselves in order to obtain a knowledge of the everyday habits of the people. »⁵⁸

50 En 1826, Rémusat range sa traduction des *Deux Cousines* parmi les « livres utiles à l'instruction de ceux qui sont trop occupés pour trouver le temps de lire l'histoire. »⁵⁹ En 1830, il affirme encore que c'est « dans les détails de ces ouvrages [les romans] » que « l'on trouve les moyens de se former une idée juste du caractère moral d'une nation asiatique, et comme un supplément aux relations des voyageurs », car ils « fourni[ssent] des notions exactes sur les habitudes sociales, les idées dominantes et l'état réel de la civilisation. »⁶⁰

51 Cette idée sera défendue par Julien⁶¹ et son disciple Guillard, même si leurs options en tant que traducteurs sont opposées à l'esthétique des belles infidèles. Guillard écrit ainsi, dans la préface de sa traduction : « Avant la publication du *Yu-Kiao-Li*, si le grand nombre croyait aux Chinois [...], ce n'était guère qu'à l'état de magots ou de figures à paravents qu'ils s'offraient à l'imagination. Le *Yu-Kiao-Li* nous a beaucoup plus appris sur les habitudes des grands et des lettrés, et *Blanche et Bleue* [traduit par Julien en 1834] sur les classes moyennes à la Chine, que tous les travaux des missionnaires. »⁶²

52 Le meilleur moyen d'informer précisément le lecteur sur les mœurs et les coutumes chinoises, c'est toutefois de développer tel ou tel point de civilisation dans les notes en bas de page : le savoir passe ainsi davantage par un discours de type encyclopédique accompagnant le roman que par la narration du roman proprement dit, malgré ce que les traducteurs affirment. L'édition de Percy est en effet remarquable par les notes, à la fois abondantes et développées, qui accompagnent et éclairent le texte (Fig. 6 et 7). Le traducteur anglais a établi cet appareil critique à partir des ouvrages dont il donne la liste, pas moins de 26 ouvrages, dans le premier volume. C'est du reste les notes qui ont conquis une partie de son public. Grainger par exemple, avec lequel Percy correspond dans l'espoir de faire éditer son roman, estime qu'elles constituent « the most valuable part of [the] work »⁶³. La plupart des traducteurs du XIX^e siècle suivront l'exemple de Percy et ajouteront des notes, plus ou moins abondantes, à leur traduction. Le plus prodigue en la matière est sans doute Stanislas Julien, mais avant lui Rémusat, Davis et Guillard pratiquent aussi la note en bas de page. La traduction de Guillard d'Arcy (1842) est toutefois moins chargée de notes que celle de ses prédécesseurs : son premier chapitre en comporte 7 alors qu'on peut en compter le double dans celui de Davis (1829), et 20 dans le premier chapitre des *Deux Cousines* traduit par Rémusat (1826). C'est dire que l'histoire esthétique de la traduction littéraire du chinois vers les langues européennes n'est pas strictement linéaire, puisque cette orientation encyclopédique, engagée par Percy au XVIII^e siècle et maintenue dans les phases ultérieures de cette histoire au XIX^e siècle, est moins manifeste chez Guillard que chez Rémusat, Davis et surtout Julien, qui est pourtant le dernier traducteur dans l'ordre chronologique des traductions.

L'exactitude sinologique

53 La première phase de l'histoire des traductions associe donc la tradition des belles infidèles à une visée encyclopédique, laquelle est conservée dans la deuxième phase. Mais celle-ci se caractérise proprement par le souci de l'exactitude linguistique : les traducteurs ne sont plus ces érudits dont le champ du savoir s'étend, idéalement, au monde entier, capables, comme le fut

Percy, de rassembler en un même volume des textes provenant d'une dizaine de langues différentes, ce ne sont plus des philosophes, au sens que l'on donne à ce mot au XVIII^e siècle, c'est-à-dire des hommes de lettres au savoir universel, mais des savants spécialisés, dont l'activité se concentre sur un domaine bien particulier, la Chine : ce sont des « sinologues ». La deuxième phase de l'histoire des traductions littéraires du chinois vers les langues européennes est ainsi celle de l'exactitude sinologique.

54 C'est au nom de l'exactitude, en effet, que les traducteurs du XIX^e siècle critiquent et condamnent les traductions de leurs prédécesseurs. Davis et Rémusat considèrent que Percy ne respecte pas, « défigure »⁶⁴, dit le second, l'original chinois. Par la suite, Julien sera fortement critique à l'égard de Rémusat, au point de l'amener à retraduire le roman des *Deux Cousines*⁶⁵. L'expertise des traductions comparées prouve en effet que Davis, Rémusat, puis Guillard ou Julien sont plus exacts que leur prédécesseur Percy. Cette exactitude se manifeste par une traduction aussi littérale que possible.

55 Mais tout est dans cette dernière limite, car ce qu'il est possible de transférer d'une langue dans une autre reste à déterminer : il existe en effet un degré de tolérance de la langue-cible à l'égard de la langue-source. Aussi l'exactitude sinologique ne se confond-elle pas avec la littéralité. Les traducteurs sinologues entendent restituer avant tout le sens de l'original chinois, avec une exigence de précision parfois extrême, mais il ne s'agit pas pour eux de traduire les mots, de calquer le chinois ni sur le plan syntaxique (respecter les structures logiques des phrases) ni sur le plan lexical (respecter les images), car alors l'effet produit serait une langue insolite, contraire au bon goût. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu dans les exemples à propos des traductions de Davis et de Guillard, même si, globalement, ils s'efforcent de respecter au plus près l'original, ils n'hésitent pas à détruire le rythme de telle formule chinoise, ou bien à effacer les images contenues dans le texte original. Il est vrai qu'ils recourent à un moyen très particulier pour compenser cette perte de l'original dans la traduction : comme nous l'avons vu aussi à propos de la traduction de Guillard, ils ajoutent des notes supplétives, où la traduction littérale est fournie quand il n'était pas possible de l'insérer telle quelle dans le texte traduit.

56 Cette exactitude n'est rendue possible que grâce à la mise au point d'outils de traduction dans les premières années du XIX^e siècle : les grammaires, comme celle de Rémusat publiée en 1822 (les *Elémens de la grammaire chinoise*), et les dictionnaires, comme celui du Révérend Morrison, dont la dernière partie paraît la même année. Les traducteurs consultent aussi des ouvrages lexicographiques chinois, en particulier pour éclairer les expressions figurées ou allusives. C'est par ailleurs le cadre institutionnel qui se met en place à la fin du XVIII^e siècle et surtout au début du XIX^e siècle qui favorise une traduction de type scientifique. Les Anglais envient aux Français la chaire de chinois ouverte au Collège de France pour Abel-Rémusat en 1814. Mais à cette époque l'Angleterre avait déjà fondé, en 1783, la Bengal Asiatic Society, qui deviendra la Royal Asiatic Society of London, société qui finance en particulier l'activité de traduction. La France riposte en créant la Société asiatique en 1822.

57 En amont, ce qui rend possible une activité de traduction visant l'exactitude, c'est une nouvelle représentation de la langue chinoise, envisagée non plus comme un idiome inaccessible à tout étranger au pays du milieu, ou bien seulement à quelques érudits isolés, mais comme une langue parmi d'autres,

susceptibles d'être enseignée comme n'importe quelle langue européenne. Le chinois, déclare Rémusat dès 1911, est une langue qui « peut s'apprendre comme les autres. »⁶⁶ De même, Davis rejette cette idée reçue selon laquelle le chinois serait une langue inaccessible, car les progrès effectués dans la compréhension de cette langue depuis l'Ambassade de Lord Macartney sont immenses : « The Embassy of Lord Macartney to China afforded the means of breaking down the barrier that denied access to [the Chinese language]. »⁶⁷

58 Ce nouveau contexte, à la fois matériel, institutionnel et idéologique, explique pourquoi les traducteurs sinologues ajoutent à la visée encyclopédique hérité de Percy un second but, pédagogique : les traductions de romans doivent également servir à faciliter l'apprentissage du chinois, langue dont on entend divulguer autant que possible la connaissance. On se souvient que l'apprentissage du chinois est à l'origine même de la découverte du roman chinois par Percy : à l'origine, en effet, un marchand lié à la Compagnie anglaise des Indes orientales, Wilkinson, a entrepris de traduire le roman dans le cadre d'un entraînement linguistique. Mais il s'agit d'un effet du hasard. Percy n'entend pas permettre l'apprentissage du chinois en publiant sa traduction. Dans son appréciation de la version de Percy, Lord Staunton constate que si elle peut servir de support à un apprentissage du chinois, ce n'était pas le but poursuivi par l'éditeur : « The amusement, which is calculated to afford, may serve to beguile the labour of the student in deciphering it, though it is not so literal as to remove all the difficulties. »⁶⁸

59 La position des traducteurs sinologues est bien plus claire : ils espèrent tous que le roman qu'ils ont traduit contribuera à étendre la connaissance de la langue chinoise au-delà des spécialistes qu'ils sont. Dans sa préface, après avoir expliqué qu'il a dû quelque peu adapter la traduction des poèmes insérés dans le roman, Davis ajoute que les poèmes sont traduits de façon littérale en annexe, afin de permettre aux étudiants de s'exercer à la traduction : « That the student of Chinese, however, might be able to avail of the translation in reading himself the original, a perfectly literal prose version of the poetical passages has been printed as an Appendix at the end of the last volume. »⁶⁹ Davis envisage donc bien sa traduction comme un support pédagogique à destination d'étudiants de chinois. Bien plus tard, en 1865, il se montre satisfait que sa traduction ait été republiée en regard du texte chinois, pour le profit des étudiants chinois apprenant l'anglais : « His object [de Wade qui a publié le roman] is, that, for the use of the students, it [la traduction] should accompany the translation, in two volumes, made thirty-five years ago. »⁷⁰

60 La visée pédagogique n'est pas explicite dans le cas de Guillard, mais celui-ci s'inscrit parfaitement dans la tradition de Rémusat et Julien, dont le souci d'enseigner le chinois au plus grand nombre fut constant⁷¹. Ainsi le XIXe siècle propose une nouvelle façon de traduire le roman du chinois vers le français ou l'anglais : il conserve du siècle des Lumières la volonté d'ouvrir en quelque sorte au lecteur européen une fenêtre sur la réalité des mœurs et des coutumes chinoises, notamment par la rédaction de notes explicatives accompagnant la traduction proprement dite, mais il entend de plus répondre au souci de propager l'enseignement du chinois, en particulier en proposant une traduction aussi littérale que possible, assortie de notes de nature philologique. Toutefois, si les traducteurs posent la littéralité comme le principe de base qui régit leur travail, ils ne s'aventurent pas dans le mot-à-mot qui risquerait à leurs yeux de blesser les oreilles de leurs compatriotes.

Le coup d'éclat exotique

61 La troisième phase dans l'histoire des traductions littéraires du chinois vers les langues européennes rompt avec le maintien, dans les deux phases précédentes, d'une langue unie, homogène et lisse qui, selon les nouveaux traducteurs, comporte le risque d'aplanir les aspérités et d'effacer les spécificités de l'original chinois. Elle prétend au contraire honorer le texte original en faisant le choix d'une traduction littérale radicale. La voie a sans doute été indiquée par Charles Mardrus, dont les premiers volumes de sa traduction des *Mille et une Nuits* paraissent en 1899 : « une méthode, seule, existe, honnête et logique, de traduction : la littéralité. »⁷² Soulié, en disciple zélé de Mardrus, crée un texte prétendument calqué sur l'original chinois, mais somme toute déroutant, car, comme nous l'avons vu dans les exemples étudiés précédemment, il pousse la littéralité jusqu'à l'obscurité, voire l'absurdité, réalisant ce paradoxe d'une traduction à ce point littérale qu'elle en devient infidèle à l'original. Traduire les mots aux dépens du sens, comme il le fait à maintes reprises dans sa traduction du roman chinois, c'est en réalité trahir plus que traduire à proprement parler. De plus, la littéralité s'accompagne chez Soulié d'une très grande souplesse dans le choix de ce qu'il estime utile de traduire. En effet, il résume bien souvent des épisodes, contracte un dialogue de plusieurs pages en quelques paragraphes, passe sous silence certains passages jugés encombrants. En fait, la traduction de Soulié relève d'une esthétique du coup d'éclat : il faut que cela frappe l'imagination. C'est pourquoi il faut systématiquement privilégier l'effet d'étrangeté, que ce soit par une transcription des sons chinois, ou par la traduction littérale des images, fût-ce dans des expressions où la charge métaphorique a totalement disparu. En somme, Soulié propose un retour à ce merveilleux oriental, dont Oliver Goldsmith a su se moquer dans ses *Lettres chinoises*⁷³, ce merveilleux dont Percy avait voulu débarrasser la Chine en publiant une sorte d'anti-conte oriental. Soulié nous invite à retrouver les « magots » et les « figures à paravents » que Guillard d'Arcy, dans la préface de son édition, entendait reléguer au magasin des accessoires.

62 Bien souvent, l'étrange ou le merveilleux recherché par Soulié correspond aux stéréotypes hérités de la culture populaire : les « bâtons du supplice » résonnent mieux, auprès d'une oreille peu avertie, que le précis mais difficile « *kia-kouen* »⁷⁴ de Guillard, même assorti d'une longue note explicative. De même l'austère « femme de second rand » du traducteur sinologue, qui traduit le chinois *qie* 妾, parle moins que la « favorite »⁷⁵ de Soulié. L'esthétique dominante de cette première moitié du XXe siècle, pour ce qui concerne les traductions du chinois vers le français, relève du courant littéraire et artistique exotique, qui, dans sa mise en scène de l'étranger, cultive les représentations *a priori*, lesquelles coïncident presque toujours avec les catégories de l'insolite et du bizarre. Sous le prétexte de rendre justice à la lettre des textes originaux, les traductions tendent à conforter une représentation préconçue de la Chine. Le titre retenu par Soulié renvoie clairement à l'exotisme : La « brise au clair de lune » annonce un roman sentimental à la chinoise. Rappelons que ce titre n'est que la traduction partielle du titre alternatif du roman - *Xiayi fengyue zhuan* 俠義風月傳 -, dont la traduction intégrale serait à peu près « roman de chevalerie et d'amour ». Les illustrations dont Soulié agrémente son édition⁷⁶

ainsi que les caractères ornementaux placés en tête et en fin de chaque chapitre concourent aussi à créer une ambiance exotique (Fig. 8 et 9).

63 L'étude des traductions anglaises et françaises du roman chinois Haoqiu zhuan nous a permis de distinguer trois générations successives de traducteurs européens. Mais il faut bien voir que chaque génération hérite de certaines caractéristiques de la précédente : les traducteurs sinologues héritent de leur aîné Thomas Percy le souci d'instruire le lecteur sur les mœurs des Chinois ; de même, Soulié de Morant emprunte à ses prédécesseurs le principe de la traduction littérale, qu'il pousse il est vrai à son extrême limite. Par ailleurs, ces trois phases historiques correspondent sans doute à des options de traduction qui peuvent tout aussi bien coexister à une même époque : l'orientation exotique peut côtoyer une tradition plus sinologique, incarnée par les traducteurs français que sont, entre autres, André Lévy, Rainier Lanselle ou Pierre Kaser⁷⁷.

64 Ces orientations de traduction renvoient en définitive à deux modes fondamentaux de représentation de la Chine (et de l'autre si l'on adopte un point de vue plus général). La Chine peut être tout d'abord intégrée dans une vision universaliste. C'est la position de Percy et des traducteurs sinologues du XIX^e siècle, position qui prédispose à repérer en elle les convergences avec nos caractères propres, au risque, il est vrai, de nier parfois sa spécificité. Ou bien la Chine est au contraire mise à distance, reléguée dans une essence, un absolu, conformément à une conception différentialiste de l'autre. En ce cas, on cherche, comme le fait Soulié, à accuser les différences, au risque cette fois-ci de n'en donner qu'une représentation caricaturale.

Documents annexes

- Exemples(application/pdf – 353k)
- Illustrations(application/pdf – 2,8M)

Bibliographie

Le roman et ses traductions

Yan Guoguang 殷国光, Ye Junyuan 叶君远 (éd.), *Ming Qing yanqing xiaoshuo daguan* 明清言情小说大观 [Romans sentimentaux Ming et Qing], Beijing, Huaxia, 3 vol., 1993. Le roman *Haoqiu zhuan* 好逑转 se trouve dans le premier volume.

Percy, Thomas (trad.), *Hau Kiou Chooan, or The Pleasant History, a translation from the Chinese Language, to which are added: 1. The Argument or Story of a Chinese Play, 2. A Collection of Chinese Proverbs, and 3. Fragments of Chinese Poetry, with notes*, London, Robert Dodsley, 4 vol., 1766.

Davis, John Francis (trad.), *The Fortunate Union, a Romance, translated from the Chinese original, with notes and illustrations, to which is added a Chinese Tragedy, in two volumes*, London, J. Murray, 1829.

Guillard d'Arcy (trad.), *Hao-khieou-tchouan, ou la Femme accomplie, roman chinois, traduit sur le texte original*, Paris, Benjamin Duprat, 1842.

Soulié de Morant, George (trad.), *La Brise au clair de lune, le deuxième livre de génie* (1925), Paris, Grasset, « Les Cahiers verts », 1935, fac-similé pour « Les Cahiers rouges », 2004.

Ouvrages cités

Abel-Rémusat, Jean-Pierre (trad.), *Iu-Kiao-Li, ou les Deux cousines, roman chinois, précédé d'une préface où se trouve un parallèle des romans de la Chine et de ceux de l'Europe*, Paris, Moutardier, 4 vol., 1826.

Abel-Rémusat, Jean-Pierre, *Elémens de la grammaire chinoise ou principes généraux du kou-wen ou style antique et du kouan-houa, c'est-à-dire de la langue commune généralement usitée dans l'empire chinois* (1822), Paris, Ala productions, 1987, introduction par Alain Peyraube.

Abel-Rémusat, Jean-Pierre, *Mélanges asiatiques, ou Choix de morceaux critiques et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes [...] des nations orientales*, Paris, Dondey-Dupré, 2 vol., 1825-1826 et 1829, en particulier : « Examen du dictionnaire chinois de M. Morrison », t. 1.

Chan, Leo Tak-hung (ed.), *One into Many. Translation and the Dissemination of Classical Chinese Literature*, Amsterdam, Rodopi, 2003. Voir notamment : Cheung, Kai-chong, « The *Haoqiu zhuan*, the First Chinese Novel Translated in Europe : With Special Reference to Percy's and Davis's Renditions », pp. 29-37 et St. André, James, « Modern Translation Theory and Past Translation Practice : European Translations of the *Haoqiu zhuan* », pp. 39-65.

Cheng, Anne, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, 1997.

Cheung, Kai-chong, *The Theme of Chastity in Hau Ch'iu Chuan and Parallel Western Fiction*, Berne, Peter Lang, 1994.

Couvreur, Séraphin (trad.), *Cheu king* (1896), Taïpeh, Kuangchi Press, 1992.

Davis, John Francis, *A General Description of the Empire of China and its Inhabitants*, New York, Harper, 1836, 2 vol.

Davis, John Francis (trad.), *Chinese Novels, translated from the Originals* (London, John Murray, 1822), New York, Scholars' Facsimiles & Reprints, 1976, a Facsimile reproduction with an introduction by Ben Harris McClary.

Dennis, Leah, « Thomas Percy : Antiquarian vs. Man of Taste », *PMLA*, vol. 1, Mar. 1942, p. 140-54.

Eckermann, Johann Peter, *Conversations de Goethe avec Eckermann (1836 et 1848)*, Paris, Gallimard, « Du monde entier », 1988.

Fan, T. C., « Percy's *Hau Kiou Chooan* », *The Review of English Studies*, vol. 22, n° 86, Apr. 1946, pp. 117-25.

Goldsmith, Oliver, *The Citizen of the World* (1760-2), London, Dent, 1970.

Grand Dictionnaire Ricci de la langue chinoise, Paris, Taïpei, Desclée de Brouwer, Institut Ricci, 6 vol. et un vol. de dossiers, 2001.

Grimm, Friedrich Melchior, *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790, nouvelle édition*, Paris, Furne et Ladrange, 1829, t. 5, années 1766-1768.

Journal asiatique, octobre 1822 [notice sur la traduction en cours des *Deux Cousines* par Rémusat], pp. 256-7.

Journal des savans, février 1828, « Livres nouveaux en France », p. 115-9.

Journal des savans, octobre 1830 [compte rendu par Rémusat de *The Fortunate Union* de Davis], Imprimerie royale, p. 579-92.

Julien, Stanislas (trad.), *Les deux Cousines, roman chinois, traduction nouvelle accompagnée d'un commentaire philologique et historique*, Paris, Didier, 2 vol., 1864.

Julien, Stanislas (trad.), *Les deux Jeunes Filles lettrées, roman chinois. Ping Shan Leng Yan*, Paris, Didier, 1860.

Mardrus, Joseph-Charles (trad.), *Les Mille et une Nuits*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2 vol., 1980.

Milner-Barry, Alda, « A Further Note on *Hau Kiou Chooan* », *The Review of English Studies*, vol. 3, n° 10, Apr. 1927, pp. 214-8.

Milner-Barry, Alda, « A Note on the Early Literary Relations of Oliver Goldsmith and Thomas Percy », *The Review of English Studies*, vol. 2, n° 5, Jan. 1926, pp. 51-61.

Ogburn, Vincent H., « The Wilkinson Mss. And Percy's Chinese Books », *The Review of English Studies*, vol. 9, n° 33, Jan. 1933, pp. 30-6.

Pauthier, Guillaume, Bazin, Antoine, *Chine moderne, ou Description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire, d'après des documents chinois*, Paris, Firmin Didot, 1853, 2 vol.

Powell, L. F., « *Hau Kiou Chooan* », *The Review of English Studies*, vol. 2, n° 8, Oct. 1926, pp. 446-55.

Quarterly Review, Oct. 1827, [Davis, John Francis], « Chinese Novels and Plays », n° 72, pp. 496-511.

Quarterly Review, July 1829, [Davis, John Francis], « *Han Koong Tsew*, or the *Sorrows of Han*, a Chinese tragedy, Translated from the Chinese Original », n° 81, pp. 85-120.

Notes

1 Le titre du roman fait référence à une expression, *haoqiu* 好逑, empruntée au premier poème du *Livre des poèmes* (*Shi jing* 詩經, I, 1, 4) : « *Yaotiao shunü, Junzi haoqiu* » 窈窕淑女, 君子好逑. Séraphin Couvreur, (*Cheu king* (1896), Taïpeh, Kuangchi Press, 1992, p. 5) donne la traduction suivante en français : « *Une fille vertueuse, qui vivait retirée et cachée (dans la maison paternelle), / Devient la digne compagne d'un prince sage.* »

2 En référence à l'école philosophique qui naît après la chute des Han, et qui assume « l'héritage de la morale confucéenne ». Voir Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, 1997, p. 13.

3 Voir notamment Cheung Kai-chong, *The Theme of Chastity in Hau Ch'iu Chuan and Parallel Western Fiction*, Berne, Peter Lang, 1994, p. 45.

4 Voir Guillaume Pauthier, Antoine Bazin, *Chine moderne, ou Description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire, d'après des documents chinois*, Paris, Firmin Didot, 1853, 2 vol., t. 2, pp. 466-474.

5 Traduction de Jean-Pierre Abel-Rémusat : *Iu-Kiao-Li, ou les Deux cousines, roman chinois, précédé d'une préface où se trouve un parallèle des romans de la Chine et de ceux de l'Europe*, Paris, Moutardier, 4 vol., 1826.

6 Traduction de Stanislas Julien (1860) : *Les deux Cousines, roman chinois, traduction nouvelle accompagnée d'un commentaire philologique et historique*, Paris, Didier, 2 vol., 1864.

7 Un phénomène similaire est remarquable pour les *Mille et une Nuits* dans le monde arabe, qui a redécouvert les contes au XIX^e siècle, grâce à la traduction d'Antoine Galland au début du XVIII^e siècle.

8 Voir, outre la préface et l'avertissement (de la deuxième édition datée de 1774) de Percy, expliquant les circonstances de sa publication, Alda Milner-Barry, « A Note on the Early Literary Relations of Oliver Goldsmith and Thomas Percy », *The Review of English Studies*, vol. 2, n° 5, Jan. 1926, pp. 51-61 et « A Further Note on *Hau Kiou Chooan* », *The Review of English Studies*, vol. 3, n° 10, Apr. 1927, pp. 214-8, L. F. Powell, « *Hau Kiou Chooan* », *The Review of English Studies*, vol. 2, n° 8, Oct. 1926, pp. 446-55, Vincent H. Ogburn, « The Wilkinson Mss. And Percy's Chinese Books », *The Review of English Studies*, vol. 9, n° 33, Jan. 1933, pp. 30-6, Leah Dennis, « Thomas Percy : Antiquarian vs. Man of Taste », *PMLA*, vol. 1, Mar. 1942, p. 140-54 et T. C. Fan, « Percy's *Hau Kiou Chooan* », *The Review of English Studies*, vol. 22, n° 86, Apr. 1946, pp. 117-25.

9 T. C. Fan, *op. cit.*, p. 117.

10 Voir Cheung Kai-chong, « The *Haoqiu zhuan*, the First Chinese Novel Translated in Europe : With Special Reference to Percy's and Davis's Renditions », pp. 29-37 in Chan,

Leo Tak-hung (ed.), *One into Many. Translation and the Dissemination of Classical Chinese Literature*, Amsterdam, Rodopi, 2003, p. 33.

11 Les illustrations sont téléchargeables à partir de cette page.

12 À son actif, on compte des romans et des nouvelles (comme le *Château d'Otrante*), ainsi que le *Dictionnaire universel de médecine* de Robert James (1746-48), traduction à laquelle contribue aussi Diderot. Eidous a également participé aux travaux de l'Encyclopédie.

13 Voir Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790, nouvelle édition*, Paris, Furne et Ladrangé, 1829, t. 5, années 1766-1768, p. 156. (*Correspondance littéraire*, année 1766, 15 septembre).

14 Voir Cheung, *The Theme of Chastity in Hau Ch'iu Chuan*, *op. cit.*, p. 48.

15 Voir *ibidem* et Cheung K. in Chan T. C., *op. cit.*, p. 32. Cette affirmation repose sur l'étude d'un chercheur chinois, menée en 1930, Chen Shouyi : voir *ibid.*, p. 36.

16 Voir le *Journal des savans*, février 1828, p. 118 : « C'est sans doute le succès du roman chinois des *Deux Cousines* publié l'an dernier [en réalité en 1826] par M. Abel-Rémusat, qui a donné l'idée de réimprimer *Hau-Kiou-Choan* » ; le compte rendu de la traduction de Davis par Abel-Rémusat dans cette même revue, en octobre 1830, p. 579 : « C'est sur sa version anglaise [celle de Percy] qu'Eidous en fit une française, qui a été réimprimée il y a deux ans, dans un moment où l'attention du public avait été ramené vers les ouvrages de ce genre par la publication d'un second roman chinois [*Les Deux Cousines*]. »

17 Voir le *Journal asiatique*, octobre 1822, p. 256 : « *L'Union bien assortie*, le seul ouvrage du même genre qu'on possède dans les langues européennes, a considérablement perdu dans les traductions successives par lesquelles il a passé. »

18 Voir Abel-Rémusat (trad.), *Iu-Kiao-Li, ou Les Deux Cousines*, ch. 14, t. 3, p. 172 : « Mon frère, répondit Lo Meng-li, vous avez trouvé celle qui doit former avec vous l'union bien assortie ».

19 Percy parle de « large concerns in the East-India Company » dans la préface de sa version du roman (cité dans Powell, *op. cit.*, p. 452).

20 Voir Davis (trad.), *Chinese Novels*, introduction de Ben Harris MacClary.

21 *Ibid.*, pp. 1-2. John Barrow, un membre de l'Ambassade de Lord Macartney, exprime le même point de vue dans ses mémoires : « It was a subject of complaint that, while the language and literature of China were abundantly spread over the continent of Europe, by means of the studious labours of poor [French] missionaries, and two or three literary gentlemen, the English, living in the lap of luxury, had supplied nothing [...]. It was, moreover, a reproach cast on the English nation that, while France, with little or no intercourse with China, had established a Chinese professorship in Paris, England with her lucrative commercial intercourse, had given herself no concern as to the language and literature of that most populous and extensive, as well as most ancient empire in the world. » (*Autobiographical Memoirs*, London, John Murray, 1847, p. 20, cité dans Cheung, p. 11).

22 *Iu-Kiao-Li : or the Two Fair Cousins. A Chinese Novel from the French Version of M. Abel-Rémusat*, in *Two Volumes*, Londres, Hunt and Clarke, 1827.

23 *Quarterly Review*, July 1829, p. 114.

24 J'apporte une légère nuance : Rémusat a reconnu combien lui fut indispensable, dans son travail de traduction du roman *Les Deux Cousines*, le Dictionnaire de Robert Morrison, qui est également lié à la Compagnie anglaise des Indes orientales : voir son « Examen du dictionnaire chinois de M. Morrison », dans *Mélanges asiatiques*, t. 1, pp. 177-8.

25 Guillard, préface, p. x.

26 Soulié, p. 8. Voir Cheung dans Chan, p. 33 et Saint André dans Chan, p. 43. L'erreur sur l'orthographe est reprise par Cheung.

27 Voir les exemples réunis dans un document téléchargeable à partir de cette page., ici l'exemple n° 1.

28 *L'Épopée des Jésuites français en Chine* (1928).

- 29 *Essai sur la littérature chinoise* (1912) ou *Théâtre et musique modernes en Chine* (1926).
- 30 *L'Acupuncture chinoise* (1939-41).
- 31 *La Passion de Yang Kwé-feï* (1925) et *Ts'eu-hi, impératrice des Boxers* (1911), deux ouvrages réédités aux éditions You-feng.
- 32 Voir Davis (trad.), *The Fortunate Union*, t. 2, pp. 180-90 et Guillard, pp. 519-31.
- 33 Soulié, préface, 8.
- 34 Voir l'allusion à Bi Gan 比干, le ministre que l'empereur Zhou Xin 紂辛 des Shang 商 a fait supplicier, dans le chapitre 1 du roman. Notons que Davis pratique, certes de façon plus modérée que Soulié, les mêmes coupes dans le texte chinois.
- 35 Du point de vue méthodologique, j'ai procédé à une comparaison minutieuse des traductions du chapitre 1, tout en prenant d'autres exemples ici et là dans le reste du roman.
- 36 Voir les autres exemples en annexe.
- 37 Voir *Quarterly Review*, July 1829, p. 116.
- 38 Davis affirme en effet dans sa préface, p. xiii : « It has been thought advisable to adhere to one [name] for each [character], as a means of preventing perplexity, and avoiding unnecessary multiplication of ill-looking and worse-sounding exotic words. »
- 39 Davis (trad.), *The Fortunate Union*, préface, p. xiii.
- 40 Notons à cet égard que Davis traduit le mot par *mistress*, dans le sens d' « amante », ce qui, à l'inverse de Soulié, est une façon de nier la spécificité chinoise. Voir sa préface où il tente de démontrer que la polygamie n'existe pas en Chine.
- 41 Voir James Saint André, se référant à Edward Saïd.
- 42 Cité dans Powell, p. 449.
- 43 Cheung avance que Goethe se réfère à *Haoqiu zhuan* : voir Cheung, p. 23 et Cheung dans Chan, p. 33 ; le critique semble reprendre la position du comparatiste américain A. Owen Aldridge qu'il cite p. 48, n. 8. La note de la traduction française des *Conversations avec Eckermann*, d'où est tiré cet extrait, avance en revanche qu'il s'agit des *Deux Cousines* (*Yu Jiao Li* 玉嬌梨), dans la traduction de Jean-Pierre Abel-Rémusat (1826). Les spécialistes de Goethe avancent que le roman dont il s'agit est en fait le récit sentimental en vers intitulé *Huajian* 花箋 (à ne pas confondre avec l'anthologie poétique *Huajianji* 花間集 qui date du Xe s.), lu en 1827 dans la traduction anglaise qu'en avait faite Peter Perring Thoms en 1824, sous le titre de *Chinese Courtship*. D'après ces spécialistes, en 1827, lors de son « année chinoise », Goethe a lu à la fois *Les Deux Cousines* et *Chinese Courtship* ; mais il avait lu aussi, dans les années 1790, notre roman, *Haoqiu zhuan*, sans doute dans la traduction allemande de 1766 (informations de Geneviève Espagne dans une communication orale, « Les saisons et les heures franco-chinoises de Goethe », lors du colloque tenu à l'Université d'Amiens du 13 au 13 mai 2009, « Une Chine partagée. Présence de la Chine dans les Lettres françaises et allemandes du début du XIXe au début du XXe siècle »).
- 44 Eckermann, mercredi 31 janvier 1827, p. 205.
- 45 Dans *Miscellaneous Pieces relating to the Chinese*.
- 46 Dans *Reliques of Ancient English Poetry*.
- 47 Voir Fan, en particulier p. 121.
- 48 Voir Davis (trad.), *The Fortunate Union*, préface, p. ix.
- 49 Percy, t. 2, p. 65. Voir l'original chinois qui comporte une image totalement effacée par Wilkinson et que Percy ne pouvait par conséquent percevoir : *zhe yatou nandao zhenge bingqingyujie* 這丫頭難道真個冰清玉潔, ce qui donnerait, littéralement : « Se pourrait-il que cette servante [Binxin] soit réellement pure comme le jade et chaste comme la glace » (ch. 7, p. 47).
- 50 Percy, t. 3, p. 34. L'original chinois est, dans ce cas aussi, assez éloigné des deux traductions : Hai xuyao lüelüe shao ting 還須要略略少停 (« Vous devriez rester un court instant », ch. 11, p. 79).
- 51 Percy, t. 3, p. 37.

- 52 Percy, t. 3, p. 38. Le chinois : *Dade tatou qingyan zhong* 打得他頭青眼腫 (« le frapper au point que sa tête et ses yeux noirs [*i.e. confiants*] soient gonflés », ch. 11, p. 80).
- 53 Cité dans Fan, p. 124.
- 54 Cité dans Saint André, dans Chan, p. 49.
- 55 Grimm (*Correspondance littéraire*, année 1766, 15 septembre), pp. 156-157.
- 56 Cité dans Cheung, dans Chan, p. 30 (introduction au *Ta Tsing Leu Lee*, 1810).
- 57 Davis (trad.), *The Fortunate Union*, préface, p. x.
- 58 Davis, *A General description...*, t. 2, p. 195.
- 59 Abel-Rémusat, (trad.), *Iu-Kiao-Li, ou Les Deux Cousines*, préface, p. 1.
- 60 *Journal des savans*, octobre 1830 [Abel-Rémusat], p. 585.
- 61 Voir la préface aux *Deux Jeunes Filles lettrées* (1860) : « En traduisant le roman des *Deux Jeunes Filles lettrées*, je me suis proposé un double but à savoir : de faire connaître, pour la première fois en Europe, un ouvrage qui offre une peinture fidèle, animée et souvent piquante, des goûts et des habitudes littéraires des Chinois. » (p. i).
- 62 Guillard, préface, p. vii-viii.
- 63 Lettre du 25 juillet 1762, citée dans Powell, p. 124.
- 64 *Journal des savans*, octobre 1830 [Abel-Rémusat], p. 580. Voir Davis (trad.), *The Fortunate Union*, préface.
- 65 Voir par exemple la préface aux *Deux Jeunes Filles lettrées*, pp. x-xi.
- 66 Abel-Rémusat, *Elémens de la grammaire chinoise*, p. xxvii.
- 67 *Quarterly Review*, octobre 1827, p. 496. Le compte rendu, portant sur deux traductions de Peter Perring Thoms, est anonyme, mais il est probable qu'il s'agisse de Davis.
- 68 Staunton, George Thomas, *Miscellaneous Notices Relating to China* (1828), cité dans Cheung, p. 14. Notons que la visée pédagogique apparaît pourtant très tôt, en 1766, date de publication de la traduction allemande de l'édition de Percy, avec ce sous-titre significatif : « mit einem Versuche einer Chinesische Sprachlehre für die Deutschen. »
- 69 Davis (trad.), *The Fortunate Union*, préface, p. xvi.
- 70 Cité dans Cheung, p. 50.
- 71 Voir Abel-Rémusat (trad.), *Iu-Kiao-Li, ou Les Deux Cousines*, préface, pp. 67-8 ; Julien, *Les Deux Cousines*, préface, p. xv ; Julien, *Les Deux Jeunes Filles lettrées*, préface, p. viii.
- 72 Préface de l'édition originale des *Mille et une Nuits*, p. 1.
- 73 Voir Goldsmith, lettres 14 et 33.
- 74 Voir l'exemple n° 29.
- 75 Voir l'exemple n° 39.
- 76 Il les attribue au peintre Qiu Ying 仇英, ce qui semble formellement impossible puisque le roman date, comme nous l'avons vu, de la fin du XVIIe s. et que le peintre a vécu dans la première moitié du XVIe.
- 77 Ces traducteurs des XXe et XXIe siècles ajoutent à la précision de leurs aînés du XIXe la maîtrise d'une langue proprement littéraire.

Pour citer cet article

Référence électronique

Philippe Postel, « Les traductions françaises du *Haoqiu zhuan* », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 05 décembre 2011, Consulté le 18 mars 2013. URL : <http://ideo.revues.org/210>

Auteur

Philippe Postel
Université de Nantes

Droits d'auteur

Tous droits réservés